

COMPTES RENDUS :

Jean CLAUDE, *Correspondance André Gide-Jacques Copeau*, t. I. Edition établie et annotée par Jean Claude. Introduction de Claude Sicard. *Cahiers André Gide 12*, Gallimard, 1987.

Notre ami Jean Claude a bien voulu rédiger sur notre demande une courte présentation de son édition de la *Correspondance André Gide-Jacques Copeau*, t. I. Qu'il en soit ici remercié. (D.M.)

Rendre compte d'une correspondance n'est pas chose aisée ; pour celui qui s'y aventure, une mesquine satisfaction compense cette peine, lorsqu'il vient à surprendre l'éditeur en défaut à propos du classement de telle lettre, de l'identification de tel nom... Disons-le tout de suite, ce plaisir-là nous est refusé, pour laisser place à un agrément de qualité bien supérieure : découvrir progressivement, comme dans un puzzle parfaitement ordonné et commenté, deux figures essentielles de la vie littéraire de ce siècle.

Cette correspondance est si riche que, sur les seules huit années qui sont ici proposées, nous pouvons distinguer plusieurs étapes, à la façon d'une pièce dont nous ne connaissons que les premiers actes, mais dont l'introduction de Claude Sicard nous permet déjà d'imaginer la suite. Cadet de Gide, guidé par son admiration pour les *Nourritures* et pour *L'Immoraliste*, c'est Copeau qui fait le premier pas et qui, parce qu'il pose en principe la sincérité de l'auteur, trouve auprès de lui un confident et un guide. Le ton, au début, est un peu apprêté, exprimant le souci réciproque de ne pas se décevoir. Mais bientôt se révèlent certains traits du caractère de Copeau qui vont, plus encore que la personnalité de Gide lui-même, orienter la nature de leurs relations.

C'est d'abord un certain sens visuel, qui annonce sans doute le regard du metteur en scène, et qui lui permet de faire revivre, pittoresques ou émues, les scènes importantes de sa vie :

« Je revois la pénombre du premier soir, où vous m'accueillîtes, votre prestance un peu inclinées, à mon approche : votre main très éclairée par la lumière de la lampe retenait mi-ouvert un livre, une longue pélerine glissait de votre épaule et, bien que le haut de votre corps et la tête fussent dans l'ombre, vos yeux, plissés, luisaient avec votre premier sourire. » (p. 79)

Par la suite, ce talent de Copeau se confirme, tantôt par un recours au style métaphorique, tantôt par une tendance à faire de tout épisode de sa vie une saynète originale, au point de se dédoubler et de se regarder vivre avec une certaine complaisance, ainsi que le souligne Jean Claude. Voici par exemple comment est annoncé un brusque départ pour Niort :

« Un extraordinaire drame de famille, je ne sais encore quoi, un suicide, je crois, une jeune fille de 16 ans. Je ne veux pas manquer ça, et je pars, en d'excellentes dispositions. » (p. 250)

Et c'est avec le même intérêt d'esthète qu'il se regarde vivre ses amours tumultueuses, les appréciant encore mieux à distance :

« Tout à coup me voici en proie à du drame excellent. Avant-hier l'aventure la plus imprévue, la plus capiteuse, à 2 heures de la nuit, dans un vieux landeau crasseux... Je vous raconterai... Redevenu jeune délicieusement, excessif, fantastique, tout à fait bouleversé. » (p. 217)

Et Gide à son tour subit cette influence, se met à composer pour son ami des tableaux où lui-même ou ses proches s'agitent comme des marionnettes ; on entrevoit ainsi parfois les scènes des *Caves du Vatican*, et l'on comprend que cette œuvre se soit développée comme une preuve de la complicité entre ces deux hommes :

« J'étais au piano, galvaudant une sonate de Beethoven, lorsque notre petite bonne effarouchée vint m'annoncer qu'un monsieur et trois dames « très drôles » étaient dans le jardin. Je débouchai sur le palier pour voir, assis en rang

d'oignons sur une marche, les époux Mardrus, miss Barnay et Roggers. Ne sachant ce qui devait l'emporter, de la stupeur, de l'amusement ou de la gêne, je me suis mis à pousser quelques cris. Chacun avait son mouchoir étalé sur ses cuisses et mangeait des bananes, des calvilles et des pommes d'api.» (p. 160).

Un autre trait du caractère de Copeau n'est peut-être que le frère jumeau du premier : c'est le désir d'aventure, lié au besoin de rêver sa vie plus encore que de la vivre. La tendance de Copeau à la procrastination n'était peut-être que la maladie des hommes de théâtre qui ne savent pas si la pièce n'est pas encore meilleure vue du fauteuil d'orchestre que jouée sur les tréteaux. Ce désir, à l'origine, semblait le destiner à être le compagnon idéal de son nomade ami. En 1903, il lui annonce :

« Je voudrais toujours partir ! Depuis une semaine (...) ce désir plus fort me courbe, des heures, sur les cartes de géographie. La couleur des pays me donne le vertige. Et j'échappe à l'asservissement de toute besogne par cette éternelle rêverie d'espace.» (p. 83)

Mais assez vite, l'expérience prouve que Copeau n'est pas fait pour les accomplissements ; au cours d'un voyage en Espagne, il se révèle incapable de vivre à l'unisson du bonheur gidien, et en reste longtemps mortifié. Il va pourtant parcourir le monde par la suite, mais avec Gide, les équipées ne seront plus que de chimériques entreprises, toujours remises à plus tard. En un sens, Lafcadio, c'est un peu Copeau, mais un Copeau idéal, celui qu'il rêvait d'être, désencombré d'enfants et de travaux alimentaires, et que faute de mieux il aida à grandir dans l'imagination de Gide.

Cette faiblesse n'excluait pas la lucidité, au contraire, et les plus beaux enthousiasmes de Copeau furent souvent des préludes à l'angoisse et aux doutes qui le saisissaient lorsqu'il prenait conscience du peu de déploiement de son existence. Convaincu, comme Gide, que sa vie devait être importante et belle, il se désolait de se voir si peu digne d'elle. Et cela nous donne des scènes de pure amitié, où Gide s'emploie activement à lui rendre courage, en attendant que ce rapports ne s'inverse. Tous deux ont en effet leurs moments d'abattement, Copeau devant l'œuvre qui ne se fait pas, Gide devant le livre qui s'écrit si lentement, et ils se découvrent ainsi l'un à l'autre indispen-

sables. Mais encore, dans un de ses plus beaux moments d'auto-analyse, Copeau nous montre ce que cette impuissance peut avoir également de positif, et pour son ami, et pour le metteur en scène qu'il sera un jour :

« Il m'arrive souvent de me demander si ce n'est pas là ma véritable vocation : exalter la pensée d'autrui par l'intelligence que j'en ai. Je ne suis peut-être que cela : une intelligence active, quelque chose d'intermédiaire entre le critique et le créateur. J'ai dans le cœur des soulèvements de poésie. Peut-être me manquera-t-il toujours cette décision qui est une bonne part de la faculté créatrice. » (p. 602)

Ce sont ces traits de caractères qui composent l'unité profonde de cette correspondance, tandis que, en surface, se lit l'histoire de la vie littéraire. Non que la personnalité de Gide soit ici peu de chose, au contraire. Mais l'on sait que chez lui, les attachements les plus forts entraînent un certain mimétisme, et qu'il se plaît à régler sa démarche sur celle de ses amis les plus chers. Et tout en découvrant Copeau, nous apercevons ainsi un nouveau Gide, à mi-chemin de l'ami de Valéry et du franc camarade de Ghéon. Tandis qu'aux angoisses causées par l'achèvement de *La Porte étroite* et l'adaptation des *Frères Karamazov*, succèdent l'euphorie de la création des *Caves* et l'affairement autour de la jeune NRF, on voit Copeau prendre de l'assurance, trouver sa voie, développer sa vocation de critique théâtral et finalement diriger la revue en véritable patron, capable de trancher là où Gide s'avère hésitant ; à la fin de ce premier volume, la NRF est devenue sa principale raison d'être :

« Toute manifestation, ouverte ou sournoise, d'hostilité contre la revue me blesse au vif. Elle me donne tant de souci. J'y consacre tant de temps et de soins ! Je voudrais la voir triompher de tout. » (p. 676)

Déjà se préparent les traits de celui qui nous révélera la suite de cette correspondance, et dont Camus disait :

« Il savait que la culture est toujours menacée (...). Il a été intransigeant. En conséquence, il fut adoré et détesté à la fois. Mais ceci n'intéresse que lui. Ce qui nous intéresse, c'est ce qu'il a fait par la vertu d'intransigeance. Cela se résume d'ailleurs brièvement. Dans l'histoire du théâtre français, il y a deux périodes : avant Copeau et après Copeau. »